



Lors de l'installation de l'exposition à la Villa Vassilieff, à Paris.

Jeune pousse. **L'art sensible de Mélanie Matranga.** Par Roxana Azimi

À 33 ans, elle n'aime pas les étiquettes. Celle d'artiste française tout d'abord. Mélanie Matranga s'est d'abord fait connaître à l'étranger grâce à la galerie Karma International, installée à Zurich, en Suisse, et au prix de la foire londonienne Frieze, décroché en 2014, avant d'exposer, l'année suivante, au Palais de Tokyo, à Paris. Bien que primée en 2018 par le prix Aware, récompensant les artistes femmes, cette lectrice de Virginia Woolf et de Doris Lessing se dérobe tout autant aux questions de genre. À la définition identitaire ou communautaire, elle préfère l'incertitude. *« Je ne sais pas comment me positionner par rapport au féminisme »*, confie-t-elle timidement, alors même qu'elle s'apprête à participer à une exposition d'artistes femmes en janvier 2019 à la Fondation Ricard. *« Je me sens proche de l'individualisme positif de Simone Weil, mais je ne veux pas sortir de grandes phrases que je regretterais. Je suis quelqu'un d'indéterminé. »*

Si Mélanie Matranga a choisi l'art, plutôt que la littérature, c'est précisément pour *« communiquer sans les mots »*. Aux formes massives, elle préfère le trois fois rien, les points de suspension, les silences aussi dont cette amatrice de Rohmer truffe ses films, la couture également, qu'elle a pratiquée enfant avec ses arrière-grands-mères. *« Une proposition, ce n'est pas une injonction »*, martèle-t-elle, déclarant vouloir *« cerner, plutôt que définir »*, *« apprendre plutôt que savoir »*. À la Villa Vassilieff, à Paris, Mélanie Matranga distille la grâce de l'ordinaire : murs enduits de sucre sur lesquels la main vient se coller, traces d'arrosage des plantes, câbles électriques, vêtements en papier japonais.

Elle aime les objets banals comme les espaces flous que son inconscient vient habiter à la manière d'une Dominique Gonzalez-Foerster. Comme son aînée, la jeune artiste est pétrie de littérature. Mais son panthéon est riche d'autres figures, telles les plasticiennes Louise Bourgeois, Eva Hesse, Tracey Emin ou encore la poétesse Ingeborg Bachmann, autant de créatrices qu'elle admire, mais dont elle ne partage pas la dimension autobiographique. Et de préciser : *« Si je parle d'amour, de sexualité, de désir ou de malaise, je ne parle pas de moi, mais de sentiments génériques, que d'autres peuvent s'approprier. »*

Mélanie Matranga ou l'art de l'esquive. 

« Mélanie Matranga », Villa Vassilieff - Pernod Ricard Fellowship, 21, av. du Maine, Paris 15°. Jusqu'au 22 décembre. www.villavassilieff.net